

**Petits contes
pour grandes personnes**

ALBUM



Jacques Henri Prévost

PETITS CONTES POUR GRANDES PERSONNES

Table des contes

PETITS CONTES POUR GRANDES PERSONNES	3
LE PETIT FRERE	7
L'HOMME QUI AIMAIT LES ETOILES DE MER	8
L'ARBRE DE L'HUMANITE	9
L'HOMME ET LA CITHARE	10
LA COUPE PLEINE	11
LA DIVINITE	12
LA FLECHE ET LE TRESOR	13
L'AIGLE DANS LA BASSE-COIR	14
LA JARRE ABIMEE	15
LA PAIX	16
LA PIERRE JETEE	17
LE MARCHAND ET LE PERROQUET	18
LE MAITRE SOUFI	19
LE REVE DU DERVICHE	20
LE PAYSAN ET LE TRESOR	21
LE SECRET DU BONHEUR	22
LE BILLET	23
LE CAFE	24
LE PECHEUR MEXICAIN	25
LE POMMIER ET LE SAPIN	26
LES GROS CAILLOUX	27
LES GENS	30
LES OISEAUX BLANCS ET LES OISEAUX NOIRS	31
LE PETIT GARÇON QUI PLANTAIT DES CLOUS	32
LES GRAINES	33
LES DEUX LOUPS	34
LE SOT ET L'OISEAU	35
LES DEUX PANIERS	36
L'INVITE REPU	37
LE MIROIR	39

Petits contes pour grandes personnes

« Je veux raconter ces histoires mystérieuses pour faire découvrir les pouvoirs créateurs et magiques de la parole dans l'imaginaire. »

Un conte n'est pas écrit pour être lu, mais pour être conté,
à voix haute, devant quelques amis.

Cet ouvrage présente trente contes illustrés.
Ils sont issus de différents pays du Monde à diverses époques.
Et chaque conte propose une parole de sagesse,
ou de raison, d'humanité et d'amour.





Monsieur, ce n'est pas un fardeau !

Dit-elle, c'est mon petit frère.

Le petit frère

Sur un sentier raide et pierreux
 J'ai rencontré une fillette
 Portant lourdement sur son dos
 Joyeusement, son petit frère.

Mon enfant, lui ai-je alors dit,
 Tu portes là bien lourd fardeau.
 Ce n'est pas un fardeau, Monsieur,
 Répondit-elle, c'est mon frère !

Je restais là fort interdit.
 Par les mots de cette fillette,
 Et les ai gardés dans mon cœur.
 Il faut aimer porter son frère.

Quand le poids des autres m'accable,
 Ou que leurs actes m'exaspèrent.
 Je me remémore ses mots
 Et sa joie de porter son frère.

Je ne porte pas un fardeau,
 Je porte seulement mon frère...

Monsieur, ce n'est pas un fardeau !
 Dit-elle, c'est mon petit frère.

L'homme qui aimait les étoiles de mer

Un de nos amis marchait sur une plage mexicaine déserte, au coucher du soleil. Peu à peu, dans le soir qui tombait, il aperçut la silhouette d'un homme au bord de l'eau. Quand il fut plus près, il remarqua que l'homme, apparemment un pêcheur du pays, ne cessait de se pencher pour ramasser quelque chose qu'il jetait aussitôt dans l'eau.

Inlassablement, il se penchait et ramassait des choses qu'il lançait aussitôt au loin, dans l'océan. L'ami, fort intrigué, s'approcha pour comprendre. Et, s'approchant encore, l'ami remarqua que l'homme ramassait les étoiles de mer que la marée avait rejetées sur la plage et les relançait, une par une, dans l'eau.

Etonné, il aborda l'homme et lui dit: « Bonsoir, mon ami. Je me demandais ce que vous étiez en train de faire. Je vois que vous rejetez des étoiles de mer dans l'océan. ». « C'est la marée basse, dit l'autre, toutes ces étoiles de mer sont échouées sur le sable et vont mourir si je ne les rejette pas à la mer. ».

« Je comprends, dit notre ami, c'est bien dommage, mais il y a des milliers d'étoiles de mer sur la plage. Vous ne pourrez pas toutes les sauver ! ». « Et c'est aussi la même chose sur toutes les plages tout le long de la côte? Ne voyez-vous donc pas que vous n'y pouvez rien changer ? ».

Le mexicain sourit et le regarda gentiment, puis se pencha et ramassa une autre étoile de mer. Et la rejetant à la mer, il répondit: "C'est vrai, mais, pour celle-ci, ça change tout ! ».

On peut toujours quelque part, quelque chose pour quelqu'un !

*Et peut-être que notre sort en ce monde ressemble
d'une certaine façon à celui des étoiles de mer sur la plage ?*

D'après un texte de Jack Canfield et Mark V. Ha

L'arbre de l'humanité

C'est un conte malgache ! L'arbre dont il parle trônait dans la plaine aride, non loin du village, depuis des temps immémoriaux. Les grands-pères et les grands-pères des grands-pères l'avaient toujours vu. On disait qu'il était aussi vieux que la Terre.

On le savait magique et tout puissant. Des femmes trompées venaient le supplier de les venger. Des hommes jaloux, en secret, cherchaient auprès de lui un remède à leur mal. Mais cependant, personne ne goûtait jamais de ses fruits magnifiques.

C'est parce que l'on savait que la moitié d'entre eux était empoisonnée. Mais on ne savait pas laquelle : Le tronc massif se séparait en deux grosses branches dont l'une portait la vie, et l'autre, la mort. On regardait souvent mais on ne touchait jamais.

Une année, un été chaud assécha la terre, un automne sec la craquela, puis un hiver glacial gela les herbes déjà rabougries. La famine envahit bientôt le village. Miracle : Seul sur la plaine, l'arbre magique demeurait intact. Aucun de ses fruits n'avait péri.

Les villageois affamés se dirent qu'il leur fallait choisir entre le risque de tomber foudroyés, s'ils goûtaient aux merveilles dorées, et la certitude de mourir de faim s'ils n'y goûtaient pas. Un homme dont le fils ne vivait plus qu'à peine osa s'avancer.

Sous la branche de droite il fit halte, puis cueillit un des fruits magnifiques. Il ferma les yeux quelques instants, puis le croqua et... survécut. Alors tous les villageois l'imitèrent et se ruèrent joyeusement sur les fruits sains de la branche droite.

Repus, ils considérèrent la branche gauche. Avec dégoût d'abord, puis avec haine. Ils regrettèrent la peur qu'ils en avaient eue et décidèrent de se venger en la coupant au ras du tronc. Ils le firent, et la nuit même, l'arbre amputé de sa néfaste moitié, mourut sur pied.

Peut-être en est-il de même de l'humanité !

Les deux moitiés en seraient également nécessaires ?

D'après un auteur inconnu

L'homme et la cithare.

C'était un homme droit et sincère qui cherchait ardemment le chemin du bonheur et de la vérité. Il alla un jour trouver un vénérable maître soufi dont on lui avait assuré qu'il pourrait les lui indiquer. Celui-ci l'accueillit aimablement devant sa tente et, après lui avoir servi le thé à la menthe, lui révéla l'itinéraire tant attendu : « C'est bien loin d'ici, certes, mais tu ne peux te tromper. Au cœur du village que je t'ai décrit, tu trouveras trois échoppes. Là te sera révélé le secret du bonheur et de la vérité. ».

La route fut longue. Le chercheur d'absolu passa maints cols et maintes rivières. Jusqu'à ce qu'il arrive en vue du village dont son cœur lui dit très fort : « C'est là le lieu ! Oui, c'est là ! ». Hélas ! Dans chacune des trois boutiques, il ne trouva d'autres marchandises que des rouleaux de fils de fer dans l'une, des morceaux de bois dans l'autre et des pièces de métal éparses dans la troisième. Fatigué et découragé, il sortit du village pour trouver quelque repos dans une clairière voisine.

La nuit venait de tomber. La lune remplissait la clairière d'une douce lumière, lorsque tout à coup se fit entendre une mélodie sublime. De quel instrument provenait-elle donc ? Il se dressa tout net et avança en direction du musicien, et, stupéfait, il découvrit alors que l'instrument céleste était une cithare faite des morceaux de bois, des pièces de métal et des fils d'acier qu'il avait dédaigné dans les trois échoppes du village.

A cet instant même, il connut l'éveil. Il comprit que le bonheur est fait de la synthèse de tout ce qui nous est déjà donné, et que notre tâche est d'assembler tous ces éléments dans l'harmonie.

La coupe pleine

C'est une histoire qui nous vient du Soufisme. Leur enseignement passe souvent par le canal d'un échange entre un maître et son disciple. C'est aussi le cas ici. Et dans ce récit, un maître convie l'un de ses disciples à prendre le thé chez lui.

Un peu intimidé, le disciple arrive dans le salon du Maître, il y a sur la table une théière fumante et une seule et fort jolie tasse de porcelaine. Et le Maître, sans dire un seul mot, commence à emplir de thé la tasse de l'invité.

Il verse du thé jusqu'à emplir la tasse, puis ensuite, en silence, continue à verser sans s'arrêter. Évidemment le thé déborde, puis se répand sur la table, et même sur le sol du salon. Cependant, le Maître continue à verser sans sourciller.

Stupéfait, le disciple l'interpelle : « Mais, Maître, Que faites-vous donc ? » Je te donne une leçon absolument essentielle, » répond calmement le maître. « La plupart des gens ressemblent à cette tasse. »

« Et comment donc, cela ? » interroge le disciple. « Eh bien, dit le Maître, comme cette tasse, ils sont pleins à ras bord. Ils ont tellement l'esprit emplis de leurs opinions, de leurs idées, de leurs préjugés, et de leurs partis pris qu'il n'y a de place pour rien d'autre. ».

« À notre époque de changement permanent, où les gens doivent constamment revoir leurs certitudes et se apprendre de nouveaux savoirs, c'est évidemment dommageable. ». « Que devraient-ils donc faire, Maître ? ».

« C'est simple, dit le Maître, ils doivent vider leurs tasses. Ils doivent en permanence se tenir réceptifs à aux nouvelles connaissances. Ils doivent continûment se considérer comme de perpétuels étudiants, quel que soit leur niveau d'éducation et de connaissance. ».

D'après un conte de Marie Bertolotti

La Divinité

« Autrefois, au temps où les hommes étaient des dieux, ils abusèrent de cette situation. Leur maître Brahma décida de leur enlever ce pouvoir et de le cacher dans un endroit où il serait impossible à découvrir.

Les dieux se réunirent et discutèrent. Ils proposèrent d'enterrer la divinité de l'homme sous terre. Brahma répondit :

« Cela ne suffit pas, l'homme creusera et la trouvera. ».

Les dieux répliquèrent :

« Mettons-la au plus profond des océans. ».

Mais Brahma affirma :

« Tôt ou tard, l'homme explorera les profondeurs; il la découvrira et la remontera à la surface. ».

Le maître des dieux eut alors une idée :

« Voici ce que nous ferons : nous la cacherons dans son cœur, au plus profond de lui. C'est le seul endroit où il ne la cherchera jamais. ».

La flèche et le trésor.

C'est un conte qui nous vient des Soufis, dont l'enseignement passe souvent par ces petites histoires faciles à raconter, dans une conversation entre amis.

Quelque part donc, dans l'orient des légendes, une nuit, un homme pauvre rêva que le secret d'un trésor caché était écrit sur un parchemin vendu dans une boutique de la ville. À son réveil, il courut en ville, se précipita dans la boutique et il constata en effet qu'un parchemin y était en vente.

Il l'acheta aussitôt et commença à le déchiffrer. Le texte révélait, semble-il, que pour découvrir le trésor, le chercheur devait se rendre en un certain endroit devant un certain bâtiment, puis se tourner vers l'est et mettre une flèche sur son arc. Il trouverait le trésor à l'endroit où tomberait la flèche.

Tout cela ne passa pas inaperçu, et la rumeur en parvint jusqu'au roi. Celui-ci exigea qu'on lui remette le parchemin afin de découvrir ce trésor pour lui même. Il envoya donc de nombreux archers qui tirèrent des milliers de flèches dans toutes les directions et creusèrent d'innombrables trous sans aucun résultat.

Fort mécontent, le roi rendit à l'homme son parchemin en disant que si un tel trésor existait, il serait désormais le sien puisque lui même n'avait pu le découvrir. Le pauvre homme retrouva quelque espoir, d'autant que, et la nuit suivante, il rêva d'un mystérieux personnage qui lui reprocha d'avoir été présomptueux.

« Tu n'as pas bien suivi les instructions du parchemin, lui dit le personnage, car le message disait simplement de placer une flèche sur l'arc en se tournant vers l'est. Il ne disait pas de tendre l'arc et de tirer la flèche. C'est toi même qui a décidé de bander l'arc et de tirer la flèche. ».

C'était est en effet de sa propre volonté que l'homme avait trouvé logique de bander l'arc et de tirer la flèche, alors qu'il suffisait de la laisser tomber à ses pieds. « Place donc la flèche sur l'arc, lui dit-on, et laisse la tomber. Où tombera la flèche, creuse la terre, et là est le trésor. ». Et en effet, le trésor était bien là.

*Ainsi disent les Soufis, chacun juge de tout en fonction
de ce qu'il croit savoir et de la place où il se trouve,
mais pourtant la vraie connaissance
est plus proche de chaque homme
que la veine jugulaire de son propre cou.*

L'Aigle dans la basse-cour

Une vieille légende indienne raconte qu'un brave paysan trouva un jour un oeuf d'aigle et le donna à couvrir à une poule dans un nid de sa basse-cour.

Un aiglon vit donc le jour au milieu d'une portée de poussins et grandit avec eux. Toute sa vie l'aiglon fit donc ce qu'une poule fait normalement. Il chercha dans la terre des insectes et des graines pour s'en nourrir.

Il caqueta comme un poulet ordinaire, même si ce lui fut difficile. Et, lorsqu'il volait, c'était juste sur quelques mètres et à grand-peine, car c'est ainsi que les poules prétendent voler.

Ainsi les années passèrent, et l'aiglon devint vieux. Et, voilà qu'un jour, il vit un oiseau magnifique passer dans un ciel. Il planait gracieusement dans les courants ascendants, faisant à peine bouger ses ailes dorées.

« Quel oiseau splendide ! dit l'aiglon à ses voisins. Qu'est-ce que c'est ? ». « C'est un Aigle, le roi des oiseaux, répondit l'un d'eux. Mais oublie ça ! Tu ne seras jamais un aigle ! ».

Aussi l'aiglon n'y pensa jamais plus. Il mourut bien plus tard, pensant toujours qu'il n'était qu'un poulet.

Pensez-vous donc que vous êtes une poule ? Ou, peut être cependant, un aigle qui s'ignore !

(Auteur inconnu)

La jarre abîmée

Un porteur d'eau indien avait deux grandes jarres, suspendues aux deux extrémités d'une pièce de bois qui épousait la forme de ses épaules. L'une des jarres avait un éclat, tandis que l'autre jarre intacte conservait parfaitement toute son eau jusqu'à la maison du maître. La jarre abîmée perdait presque la moitié de sa précieuse cargaison en cours de route.

Cela dura deux ans, pendant lesquels, chaque jour, le porteur d'eau ne livrait qu'une jarre et demi d'eau à chacun de ses voyages. Bien sûr, la jarre parfaite était fière d'elle, puisqu'elle remplissait sa fonction du début à la fin sans faille. Mais la jarre abîmée avait grande honte de son imperfection parce qu'elle n'accomplissait que la moitié de ce dont elle était censée être capable.

Au bout de deux ans de ce qu'elle considérait comme un échec permanent, la jarre endommagée s'adressa au porteur d'eau, au moment où celui-ci la remplissait à la source. "Je me sens coupable, et je te prie de m'excuser." "Pourquoi ?" demanda le porteur d'eau. "De quoi donc as-tu honte ?"

"Je n'ai réussi qu'à porter la moitié de ma cargaison d'eau à notre maître, pendant ces deux ans, à cause de cet éclat par lequel l'eau s'enfuit. Par ma faute, tu fais tous ces efforts, et, à la fin, tu ne livres à notre maître que la moitié de l'eau. Tu n'obtiens pas la reconnaissance complète de tes efforts", lui dit la jarre abîmée. Le porteur d'eau lui répondit: "Pendant que nous retournons à la maison, je veux que tu regardes les fleurs magnifiques qu'il y a au bord du chemin".

Au fur et à mesure de leur montée sur le chemin, au long de la colline, la vieille jarre vit de magnifiques fleurs baignées de soleil sur les bords du chemin, et cela lui mis du baume au coeur. Mais à la fin du parcours, elle se sentait toujours aussi mal parce qu'elle avait encore perdu la moitié de son eau.

Le porteur d'eau dit à la jarre As-tu vu qu'il n'y avait de belles fleurs que de ton côté, et presque aucune du côté de l'autre jarre ? J'ai toujours su que tu perdais de l'eau, et j'en ai tiré parti. J'ai planté des semences de fleurs de ton côté du chemin, et, chaque jour, tu les as arrosées tout au long du chemin.

Et pendant ces eux ans, grâce à toi, j'ai cueilli de magnifiques fleurs qui ont décoré la table du maître. Sans toi, jamais je n'aurais pu trouver des fleurs aussi fraîches et gracieuses. Nous avons tous des éclats, des blessures, des défauts. Nous sommes tous des jarres abîmées.

Certains d'entre nous sont diminués par la vieillesse, d'autres ne brillent pas par leur intelligence, d'autres trop grands, trop gros ou trop maigres, certains sont chauves, d'autres sont diminués physiquement, mais ce sont les éclats, les défauts en nous qui rendent nos vies intéressantes et exaltantes.

Prenez les autres tels qu'ils sont, en percevant ce qu'il y a de bien et de bon en eux. Il y a beaucoup de bien partout, et beaucoup de bon en vous.

Auteur(e) inconnu(e)

La paix

Il était une fois un roi qui avait promis de récompenser largement l'artiste qui saurait saisir à travers une peinture la paix la plus parfaite. Bien des artistes s'y essayèrent et l'on fit une grande exposition de leurs travaux. Le roi vint observer tous les tableaux, mais n'en trouva que deux qui lui plaisaient vraiment et il lui fallut choisir entre les deux.

Le premier représentait un lac très calme, lisse comme un parfait miroir où se reflétaient toutes les montagnes environnantes. Au dessus des montagnes, on voyait un ciel très bleu parsemé de petits nuages blancs. Tous ceux qui regardaient ce tableau estimaient que vraiment il reflétait la paix parfaite.

Le deuxième tableau représentait aussi des montagnes, mais elles étaient chaotiques et déchirées. Au dessus d'elles, un ciel coléreux engendrait un orage violent avec éclairs et tonnerre. En bas de la montagne on voyait un torrent d'eau bouillonnant qui grondait. Vraiment pas très paisible.

Mais, ayant observé le roi il vit derrière la cascade, un arbuste délicat qui poussait au coeur d'un rocher. Dans l'arbre il y avait un nid. Là dans le grondement de la chute d'eau un petit oiseau était tranquillement installé dans le son nid comme le symbole de la paix parfaite. Le roi choisit le deuxième tableau.

Il expliqua la raison de son choix : La paix ne se trouve pas que dans un endroit dénué de bruit, de problèmes, de dur travail et de douleur. La paix exige que malgré tout cela, nous restions calmes dans nos coeurs. Car c'est là que la paix réside et c'est de là qu'elle prend son vol à travers le ciel du monde.

Tel est le vrai sens de la paix

Quand nous trouverons la paix en nous-mêmes,

nous aurons l'équilibre dans la vie.

D'après un auteur inconnu

La pierre jetée

+Un jeune homme d'affaires parcourait les rues de sa ville, au volant de sa belle voiture. Il en était fort fier car c'était une très belle voiture qui lui assurait un certain prestige dans son environnement de travail. Aussi faisait-il très attention à ce qu'elle demeure intacte avec une carrosserie impeccable et un intérieur tenu bien propre.

Sa grande crainte était l'accident, peu probable dans ce quartier d'affaires, un peu désert à cette heure du jour. Personne ne traînait dans les rues et il ne craignait guère voir un enfant surgir entre deux voitures sans pouvoir l'éviter. Aussi conduisait-il assez tranquillement quand il perçut soudain un choc assez violent sur sa portière. Quelque chose l'avait évidemment heurtée.

Il freina brutalement, stoppant net la voiture, et recula jusqu'au point approximatif du choc. Il bondit au dehors et en fit le tour constatant alors que la portière était abîmée et qu'une grosse pierre gisait sur le sol, à quelques mètres de là. Seul, un enfant inconnu se tenait sur le trottoir. Très mécontent, le conducteur l'agrippa et l'adossa contre un mur en criant :

« Qu'est-ce c'était ? Qui es-tu ? Cela va me coûter très cher en réparation Pourquoi as-tu jeté cette pierre ? ». Le jeune garçon se confondit en excuses. « S'il vous plaît, Monsieur, je suis désolé mais je ne savais pas quoi faire. J'ai lancé la pierre parce que personne ne passait et qu'aucune voiture ne s'arrêtait ! Je ne pouvais rien faire d'autre ! ». Avec des larmes sur le visage, le garçon montra le trottoir à l'arrière de la voiture. « C'est mon frère, dit-il, Il est tombé de sa chaise roulante et je ne peux pas le relever seul. S'il vous plaît, Aidez-moi à redresser sa chaise roulante et à le remettre en place. Il est blessé et c'est beaucoup trop lourd pour moi ! ».

Ému et sans un mot, le conducteur lâcha l'enfant et s'empressa de relever le pauvre handicapé qu'il remit sur sa chaise roulante. Puis il prit un mouchoir de papier et épongea les égratignures et les coupures en constatant que ce n'était pas grave. « Merci beaucoup, dirent les deux enfants. Que peut-on faire pour la voiture ? ».

« C'est ma voiture, c'est donc mon affaire », répondit l'homme, et il regarda longuement le petit pousser la chaise de son frère sur le trottoir jusqu'au bout de la rue. Puis il retourna à sa voiture dont les dommages étaient très apparents. Et, savez-vous qu'ils le sont restés car le conducteur n'a jamais fait réparer la portière abîmée.

Il l'a gardée en l'état pour se souvenir du message : « Ne passez pas votre vie à courir si vite que l'on doive vous lancer une pierre pour attirer votre attention ! Ecoutez le murmure de vos âmes qui vous parlent à travers vos cœurs. Parfois nous n'avons pas le temps d'écouter. Alors Il arrive qu'on nous lance une pierre, mais c'est bien notre choix, d'écouter ou non. ».

Il y a, voyez-vous, une loi ordinaire écrite dans des livres par des sages du passé pour permettre aux hommes de supporter, dans le présent, la présence et les actes des autres hommes. Et il y a une autre loi écrite par la conscience et à jamais dans le cœur de chaque homme pour lui permettre de supporter, ans l'avenir, ses propres actes d'aujourd'hui. Et ce juge incorruptible condamne ou pardonne toujours à perpétuité.

D'après un auteur inconnu

Le marchand et le perroquet.

C'est un conte qui nous vient des Soufis qui, à leur habitude, tentent de nous enseigner de grandes vérités à travers de petits récits. Un marchand, disent-ils donc, possédait un perroquet fort intelligent qui conversait avec ses maîtres si adroitement qu'on le traitait comme un membre de la famille.

Ce marchand décida un jour d'aller en Inde pour y faire des achats. Il demanda aux siens ce qu'ils voulaient qu'il leur rapportât en cadeau. Parlant avec eux, le perroquet répondit : « Je n'ai besoin de rien, mais si tu passes près de la forêt où vivent les miens, informe-les de l'état où je me trouve ».

Et voilà justement qu'au cours de son voyage, le marchand arriva par hasard à cette forêt dont avait parlé son cher perroquet. Se souvenant du message à transmettre, il s'adressa à des perroquets perchés sur les arbres à l'entour, et leur dit :

« J'ai chez moi dans une très belle cage dorée un perroquet de votre famille qui m'a chargé de vous saluer ». Alors, un perroquet pareil au sien poussa un cri, trembla et tomba mort du haut de l'arbre. Le marchand, choqué et attristé, pensa que le perroquet était mort de chagrin en apprenant la captivité de son parent, et il reprit son chemin.

Il retourna chez lui un peu désolé et distribua à ses proches les cadeaux rapportés de l'Inde. Le perroquet lui dit : As-tu transmis mon message ? ». « Oui, répondit le marchand, mais j'ai bien regretté de l'avoir fait ». « Pourquoi donc ? », interrogea le perroquet.

Le marchand raconta ce qui s'était passé là-bas. L'oiseau écouta attentivement, puis se mit lui aussi à trembler et tomba mort au fond de sa cage. Atterré le marchand ramassa le corps du perroquet et le jeta dans le jardin. Mais aussitôt, le perroquet s'envola et se posa sur le mur.

Stupéfait, le marchand lui dit : « Cher perroquet, pourquoi cette mort et cette comédie ? Reviens donc dans ta jolie cage ! ». Et il supplia le perroquet de lui expliquer tout le secret de cette affaire. Le perroquet lui dit : « C'est vrai qu'il y a un sens caché dans cela. ».

« J'ai envoyé par toi un message disant que j'étais prisonnier et triste, et demandant qu'on m'aide à me sauver. En réalité le perroquet de la forêt n'était absolument pas mort. Il voulait seulement me transmettre une vérité très sage. ».

« Tant que l'on se trouve prisonnier dans la prison d'un monde étranger, il faut mourir à soi-même avant la mort fatale. J'ai donc fait ce qu'il m'a enseigné. Et maintenant je suis libre pour vivre dans le monde auquel j'appartiens. ».

Notes : Mathnawi Jalāl-ud-Dīn Rumī). Le Masnawī, Mathnawī ou Mesnevi, est un ouvrage du XIII^e siècle écrit par le poète soufi Djalāl ad-Dīn Muḥammad Balkhī (Rumī). C'est l'une des œuvres les plus connues du soufisme et de la littérature persane écrite dans un style poétique lyrique bien particulier, la poésie masnavi, des distiques ou couplets rimés de signification spirituelle.

Le maître soufi.

Un jeune soufi voyageait avec son maître aux confins du désert. Ils connaissaient mal le pays qui était fort rocailleux, et perdirent bientôt leur chemin. Après quelques jours d'errance, ils vinrent à manquer de nourriture et d'eau. Ils se préparaient à mourir quand ils aperçurent au bas de la montagne une ville lointaine au bord d'un grand lac.

Le maître dit alors : " Je suis épuisé et ne pourrai pas aller plus loin. Mais tu es jeune et tu peux encore sauver ta vie en marchant un peu. Va vers la ville et rapporte moi de l'eau. Je vais m'allonger à l'ombre de ce rocher et je t'attendrai". Le jeune soufi gagna donc la ville et se désaltéra auprès du puits où des femmes puisaient de l'eau.

Il remarqua une jeune fille particulièrement belle dont il tomba immédiatement amoureux. Il la suivit jusqu'à la maison de son père, un commerçant dont il se fit rapidement connaître. Le personnage était vieux et veuf et il avait besoin d'aide pour son commerce. Il demanda au jeune soufi de demeurer chez lui et de devenir son commis. Les jours, les mois et les années passèrent.

Le jeune soufi épousa la fille, et, lorsque le vieux père mourut, il fit prospérer le commerce. Le soufi eut plusieurs enfants et devint bientôt riche et fort influent dans la cité. Il arriva qu'un jour, passant devant le puits de sa rencontre, il en vint à penser au vieux maître qu'il avait laissé dans la montagne au bord du désert.

Pris de remords il décida d'aller chercher ses restes pour leur donner une sépulture. Il revint donc vers le rocher où il l'avait quitté. Le vieux maître était toujours allongé dans l'ombre protectrice du rocher, et, relevant la tête il dit simplement. " M'as tu apporté cette eau que je t'ai demandée ?".

Le temps ne s'écoule pas de la même façon pour tout le monde.

Le rêve du derviche

Une nuit, tout endormi dans sa pauvre cellule, un derviche soufi fit un rêve étonnant. Il voyait une chienne qui était pleine et il entendait les aboiements des chiots qui étaient encore en son ventre. Cela lui parut vraiment très étrange.

« Comment ces chiots pourraient-ils aboyer avant même d'être nés ? Se demandait-t-il. Personne au monde n'a jamais entendu telle chose ! ». À son réveil, et en y réfléchissant, son étonnement augmenta encore.

Comme il était seul dans sa cellule, personne ne pouvait l'aider. Il s'adressa donc à Dieu : « Ô Seigneur ! Dit-il, je suis troublé par cette énigme et je voudrai en comprendre la signification ». Et du monde inconnu lui fut donnée cette réponse :

« Ce rêve représente simplement la vanité du discours des ignorants. Ils croient pouvoir parler de tout alors qu'ils sont encore enveloppés des voiles de l'ignorance. Leurs yeux demeurent fermés et ils discourent pourtant de ce qu'ils ne connaissent pas. »

« Leurs paroles sont aussi vaines que les aboiements de ces chiots dans le ventre de leur mère. Ils aboient, mais ils ne savent pas ce qu'est le gibier ni monter la garde, et ils n'ont jamais vu le jour ou la nuit, ni le loup, ni les voleurs. »

« Car le désir de se mettre au premier plan et de paraître important aveugle les ignorants. Leurs paroles sont inconséquentes et parfois téméraires. Ils décrivent la lune même sans l'avoir vue et vendent du vent à ceux qui les écoutent. »

Cherche des relations qui te cherchent vraiment,

et ne te préoccupe point des beaux parleurs.

Car il est mauvais d'être amoureux de deux bien-aimés ! »

Le paysan et le trésor

C'est un conte soufi qui veut enseigner de grandes choses avec de petits récits. Dans la ville d'Ispahan, paraît-il, un paysan miséreux ne possédait qu'une pauvre maison basse couleur de terre, et un champ de cailloux avec une source et un figuier.

L'homme qui se reposait sous son figuier, se mit à rêver. Il se voyait cheminer dans une cité aux riches boutiques, où l'on voyait des palais aux toits dorés. Il parvenait au bord d'un fleuve, et sur un pont, au pied de la première borne, il trouvait un coffre rempli d'or et de pierres précieuses.

Une voix mystérieuse lui dit : « Tu es ici dans la cité du Caire, et ces biens seront à toi. Ayant entendu cela, il s'éveilla de sous son figuier et pensa qu'Allah l'aimait et voulait l'enrichir. « En vérité, se dit-il, ce rêve est le fruit de sa grande bonté ».

Et il s'en alla immédiatement pour chercher le trésor. Le voyage fut long et périlleux, mais il parvint enfin à la ville qu'il avait rêvée, avec les mêmes boutiques, et les mêmes toits d'or. Il parvint au bord du même fleuve, et à l'entrée du même pont, la même borne.

Mais il n'y avait là qu'un malheureux mendiant, mais aucun trésor, hélas ! Le paysan désespéra. « À quoi bon vivre, dit-il. Rien de bon ne m'advientra jamais ! ». Il voulut se jeter dans le fleuve, mais le mendiant le retint, disant : « Pourquoi donc mourir, par un si beau temps ? ».

Le paysan raconta son rêve, son espoir, et son long voyage. Le mendiant se prit à rire et dit : « Voilà bien le plus grand idiot de la terre. Et quelle folie qu'entreprendre un tel voyage sur la seule foi d'un rêve ! Auprès de toi, je me sens fort sage. ».

« Toutes les nuits je rêve que je suis dans la ville d'Ispahan. J'y vois une pauvre maison basse couleur de terre, un champ de cailloux avec une source et un figuier. Je creuse au pied du figuier, et je trouve un coffre rempli d'or et de pierres précieuses. ».

« Ai-je jamais poursuivi ce mirage ? Non, Je suis très raisonnable, et je reste ici, à mendier chaque jour sur ce pont. "Songe est mensonge", dit le proverbe. Tu aurais dû demeurer où Dieu t'a mis. Retourne chez toi, et sois moins naïf à l'avenir !

Mais, dans ces paroles, le paysan avait reconnu sa propre maison et son figuier. Il retourna en hâte à Ispahan, et creusant au pied du figuier, il y découvrit un immense trésor. Face contre terre il dit alors : « Allah est grand, et je suis son enfant ».

Il appartient à chaque homme d'entendre ou de refuser les appels que l'Esprit
adresse à son cœur, mais il devra assumer les conséquences de son choix.

Le secret du bonheur

Un vieux monsieur envoya son fils apprendre le secret du bonheur auprès du plus sage de tous les hommes. Le jeune garçon marcha quarante jours dans le désert avant d'arriver finalement devant un beau château, au sommet d'une montagne. C'était là que vivait le Sage dont il était en quête.

Au lieu de rencontrer un Saint homme, pourtant, notre héros entra dans une salle où se déployait une activité intense : Des marchands entraient et sortaient, des gens bavardaient dans un coin, un petit orchestre jouait de suaves mélodies, et il y avait une table chargée de mets les plus délicieux de cette région du monde. Le Sage parlait avec les uns et les autres, et le jeune homme dut patienter deux heures durant avant que ne vint enfin son tour.

Le Sage écouta attentivement le jeune homme lui expliquer le motif de sa visite, mais lui dit alors qu'il n'avait alors pas le temps de lui révéler le secret du bonheur. Et il lui suggéra de faire un tour de promenade dans le palais et de revenir le voir à deux heures de là. "Cependant, je veux vous demander une faveur" ajouta le Sage, en remettant au jeune homme une petite cuiller, dans laquelle il versa deux gouttes d'huile: "Tout au long de votre promenade, tenez cette cuiller à la main, en faisant en sorte de ne pas renverser l'huile".

Le jeune homme commença à monter et descendre les escaliers du palais, en gardant toujours les yeux fixés sur la cuiller. Au bout de deux heures il revint en présence du Sage. « Alors, demanda celui-ci, avez-vous vu les tapisseries de Perse qui se trouve dans ma salle à manger? Avez-vous vu le parc que le Maître des Jardiniers a mis dix ans à créer? Avez-vous remarqué les beaux parchemins de ma bibliothèque ? ».

Le jeune homme, confus, dut avouer qu'il n'avait rien vu du tout. Son seul souci avait été de ne point renverser les gouttes d'huile que le Sage lui avait confiées. « Et bien, retournez faire connaissance des merveilles de mon univers, lui dit le Sage. On ne peut se fier à un homme si l'on ne connaît pas la maison qu'il habite. ».

Plus rassuré maintenant, le jeune homme prit la cuiller et retourna se promener dans le palais, en prêtant attention, cette fois, à toutes les oeuvres d'art qui étaient accrochées aux murs et aux plafonds. Il vit les jardins, les montagnes alentours, la délicatesse des fleurs, le raffinement avec lequel chacune des oeuvres d'art était disposée à la place qui convenait.

De retour auprès du Sage, il relata de façon détaillée tout ce qu'il avait vu. « Mais où sont les deux gouttes d'huile que je t'avais confiées? » demanda le Sage. Le jeune homme, regardant alors dans sa cuiller, constata qu'il les avait renversées. "Et bien, dit le Sage des Sages, c'est là le seul conseil que j'aie à te donner. ».

« Le secret du bonheur est de regarder toutes les merveilles du monde, mais sans jamais oublier les deux gouttes d'huile dans la cuiller ».

D'après "L' Alchimiste" de Paolo Coelho

Le billet

Un conférencier bien connu commence son séminaire en tenant bien haut un billet de 20 euros

Il demande aux gens : Qui aimerait avoir ce billet ? Les mains commencent à se lever alors il dit : Je vais donner ce billet de 20 euros à quelqu'un d'entre vous mais avant laissez moi faire quelque chose avec.

Il chiffonne alors le billet avec force et il demande : Est-ce que vous voulez toujours de ce billet ? Les mains continuent à se lever.

Bon, d'accord, mais que se passera-t-il si je fais cela. Il jette le billet froissé par terre et saute à pied joints dessus, l'écrasant autant que possible et le recouvrant des poussières du plancher. Ensuite il demande : Qui veut encore avoir ce billet ? Évidemment, les mains continuent de se lever !

Mes amis, vous venez d'apprendre une leçon... Peu importe ce que je fais avec ce billet, vous le voulez toujours parce que sa valeur n'a pas changé, il vaut toujours 20 euros.

Plusieurs fois dans votre vie vous serez froissés, rejetés, souillés par les gens ou par les événements. Vous aurez l'impression que vous ne valez plus rien mais en réalité votre valeur n'aura pas changé aux yeux des gens qui vous aiment !

La valeur d'une personne ne tient pas à ce que l'on a fait ou pas, vous pourrez toujours recommencer et atteindre vos objectifs car votre valeur intrinsèque est toujours intacte.

Auteur anonyme

Le Café

Un groupe de jeunes universitaires, lancés dans des carrières brillantes, se rencontraient dans des cercles professionnels. Ils décidèrent un jour de rendre visite à l'un de leurs vieux professeurs. La conversation tourna bientôt autour du travail et du stress dans la vie et ils s'en plaignaient amèrement.

Le professeur voulant leur offrir du café et se rendit dans la cuisine. Il en revint avec une grande variété de tasses de toutes sortes : en porcelaine, en plastique, en verre ou en cristal. Certaines d'entre elles étaient très ordinaires et d'autres beaucoup plus élégantes et raffinées.

Le professeur demanda aux visiteurs de se servir eux-mêmes du café. Lorsqu'ils eurent tous leur tasse en main, le professeur attira leur attention et leur dit : « Remarquez donc que vous avez tous choisi les tasses les plus fines en laissant de côté les plus ordinaires. »

« C'est bien normal de vouloir ce qu'il y a de mieux pour soi-même, mais ce genre de choix est la source de vos problèmes de stress. La tasse elle-même n'ajoute évidemment rien à la saveur de votre café. En général, c'est une dépense inutile et cela gâche parfois ce que l'on boit. »

« Vous vouliez vraiment du café, non pas ces tasses, mais vous avez pourtant choisi les plus belles tasses. Puis vous avez aussitôt inconsciemment comparé avec la tasse des autres. Considérez bien ceci : la Vie véritable est le café. Les tasses figurent ici les emplois, l'argent et la position sociale. »

« Ils ne sont que des outils afin de mieux comprendre la vraie Vie, et la sorte de tasse que nous possédons ne peut ni définir, ni changer la qualité et la valeur de la vie que nous vivons. En nous concentrant sur la tasse, nous oublions de savourer, le café, la vraie vie. Savourez donc le café ! Pas la tasse ! »

« Les gens les plus heureux ne sont pas toujours les plus riches
et ne possèdent pas toujours ce qu'il y a de mieux dans la vie.
Ils sont cependant heureux parce qu'ils apprécient le peu qu'ils possèdent et en
jouissent sans envie et sans jalousie.
Vivez donc simplement et aimez avec générosité. »

D'après un auteur anonyme.

Le pêcheur mexicain

C'est un petit conte très connu aux Etats-Unis. Au bord de la mer dans un petit village côtier mexicain, un bateau rentre au port, ramenant de très eaux poissons, Un Américain qui se trouvait sur le port félicita le pêcheur mexicain sur la qualité de sa pêche, et lui demanda combien de temps il lui a fallu pour capturer tous ces poissons : « Pas très longtemps ! » répondit le Mexicain.

« Mais alors, pourquoi n'êtes-vous donc pas resté en mer plus longtemps pour en attraper davantage ? ». demanda l'Américain. Le Mexicain répondit que ces quelques poissons suffiront largement à subvenir aux besoins de sa famille dans les prochains jours.

Et l'Américain, curieux, demanda alors : « Mais que faites-vous le reste du temps? ». « Je fais la grasse matinée, je pêche un peu, je joue avec mes enfants, je câline ma femme. Le soir, je vais au village voir mes amis. Nous buvons du vin, nous chantons et jouons de la guitare. Ma vie est bien remplie. ».

L'Américain l'interrompit : « J'ai un diplôme de Harvard et je peux vous aider. Vous devriez commencer par pêcher plus longtemps. Avec les bénéfices, vous pourrez acheter un plus gros bateau. Avec l'argent que rapportera ce bateau, vous pourrez en acheter un deuxième et ainsi de suite jusqu'à ce que vous en possédiez une flottille. ».

« Au lieu de vendre vos poissons à un intermédiaire, vous pourriez négocier directement avec l'usine, et même ouvrir votre propre usine. Vous pourriez alors quitter votre petit village pour Mexico City, Los Angeles, puis peut-être New York, d'où vous dirigeriez toutes vos affaires. ».

Le Mexicain demanda alors : « Combien de temps cela prendrait-il ? ». « 15 à 20 ans », répondit le banquier américain. « Et après ? ». « Après, c'est là que ça devient intéressant », dit l'Américain en riant.

« Quand le moment sera venu, vous pourrez introduire votre société en bourse et vous gagnerez des millions ». « Des millions ? Mais après ? ».

« Après, vous pourrez prendre votre retraite, habiter dans un petit village côtier, faire la grasse matinée, jouer avec vos petits-enfants, pêcher un peu, faire la sieste avec votre femme et passer vos soirées à boire, à chanter et à jouer de la guitare avec vos amis. ».

D'après un Auteur inconnu

Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins de l'homme,
mais pas assez pour assouvir son avidité." (Gandhi)

Le pommier et le sapin.

Il y avait dans un jardin deux beaux arbres qui faisaient la joie du jardinier, un pommier et un sapin. Et le pommier, parfois, parlait. Vous savez que dans les contes toutes les créatures peuvent parler, car elles représentent les hommes qui souvent parlent trop.

Un jour d'automne, donc, ce pommier, fort mécontent de son sort, s'en plaignit au jardinier. « La nature avait été injuste, dit-il, en lui donnant une apparence assez difforme, alors qu'à ses côtés le sapin faisait envie à tous les hommes par les magnifiques étoiles illuminées dont on le décorait chaque Noël. »

Le jardinier lui répondit: « Tu es difforme parce que tu as été greffé dès ton jeune âge sur une racine sauvage qui ne demande qu'à t'étouffer, et qu'en t'émondant chaque année, tu donnes beaucoup de bons fruits. Par là, tu rappelles à l'homme qu'il est lui aussi un peuple déformé par ses fautes et ses faiblesses, mais capable aussi de donner de bons fruits. »

« Tu es émondé, c'est vrai aussi, mais c'est pour que tes fruits n'en soient que plus nombreux et magnifiques. » Et, pour illustrer ses paroles, le jardinier cueillit une belle pomme du pommier, puis sortit son couteau et, horizontalement, la coupa en deux parties égales.

Il montra les deux moitiés au pommier et pointant avec son couteau l'étoile formée au milieu par les pépins, il lui dit: « Vois donc ! Le pauvre sapin n'a que les étoiles qu'on lui ajoute, mais toi, c'est dans tes fruits que sont tes étoiles. C'est dans le cœur de chacun des fruits que tu donnes en cadeau que se trouve l'essence même de ta beauté ! ».

D'après un auteur inconnu

Les gros cailloux

Un jour, un vieux professeur d'une grande école d'administration fut prié de donner une conférence sur la planification efficace du temps de travail devant un groupe de dirigeants de grosses compagnies nord-américaines.

Ce cours ne constituait que l'un des ateliers de la journée de formation, et le vieux professeur ne disposait que d'une heure pour convaincre l'auditoire.

Il se tint un temps debout devant ce groupe attentif et regarda longuement les participants, puis il leur dit : "Si vous le voulez bien, nous allons réaliser ensemble une petite expérience !".

De dessous la table de conférence, le conférencier sortit un très grand pot de verre de plus de 4 litres) qu'il avait préparé d'avance puis le posa délicatement sur la table de conférence en face de lui.

Ensuite, il se mit à emplir le pot de cailloux à peu près de la taille de balles de tennis en les y plaçant un par un, fort délicatement.

Lorsque le pot fut rempli jusqu'au bord et qu'il fut impossible d'y ajouter un caillou de plus, il leva les yeux vers les spectateurs et leur demanda :

"Est-ce que ce pot est plein?". Tous répondirent : "Oui". Il attendit quelques secondes et ajouta : "Vraiment?". Alors, il se pencha de nouveau et sortit de sous la table un récipient rempli de gravier, qu'il versa doucement sur les gros cailloux, puis il brassa légèrement le pot. Les grains de gravier s'infiltrèrent évidemment entre les cailloux jusqu'au fond du pot. Le professeur regarda à nouveau son auditoire et redemanda : "Est-ce que ce pot est plein?".

Cette fois, ses auditeurs commençaient à comprendre son manège, et l'un d'eux répondit : "Probablement pas!". "Bien!" répondit le vieux professeur. Il se pencha de nouveau et cette fois, sortit de dessous la table un petit sac de sable qu'il versa avec précaution dans le pot. Le sable s'insinua dans les espaces entre les cailloux et le gravier. Encore une fois, le vieil homme demanda : "Est-ce que ce pot est plein?".

Cette fois, sans hésiter et en chœur, les gens répondirent : "Non!". "Bien!" dit le professeur. Et comme les auditeurs s'y attendaient maintenant, il prit le pichet d'eau qui était sur la table et remplit le pot jusqu'à ras bord. Il regarda alors le groupe et demanda : "Quelle grande vérité nous démontre cette expérience? "

L'un des auditeurs, en référence au sujet de la conférence : "Cela démontre que même lorsque l'on croit que notre programme est complètement rempli, et si on le veut vraiment, on peut toujours y ajouter plus de choses à faire "

"Absolument pas !" répondit le vieil homme. "Non ! Ce n'est pas cela ! La grande vérité que nous démontre cette expérience est la suivante: Si on ne met pas les gros cailloux en premier dans le pot, on ne pourra y faire entrer rien d'autre ensuite".

Il y eut un long et profond silence, chacun prenant conscience de l'évidence de ces propos. Le vieux professeur dit alors : "Quels sont les gros cailloux dans votre vie?"

"Votre santé?" "Votre famille?" "Vos ami(e)s?" "Réaliser vos rêves?"

« Faire ce que vous aimez?" "Apprendre?" "Défendre une cause?"

"Vous relaxer?" "Prendre le temps..." " Ou... toute autre chose?"

"Ce qu'il faut retenir, c'est l'importance de mettre ses GROS CAILLOUX en premier dans sa vie, sinon on risque de ne pas la réussir. Si on donne priorité aux peccadilles (le gravier, le sable), on en remplira sa vie et on n'aura plus suffisamment de temps précieux à consacrer aux éléments importants.

Alors, n'oubliez jamais de vous poser à vous-même la question : "Quels sont les GROS CAILLOUX dans ma vie?" Ensuite, mettez-les en premier dans votre pot"

D'un geste de la main, le vieux professeur salua l'auditoire puis il quitta la salle.

Ce qu'il faut retenir, c'est l'importance de mettre les gros cailloux en premier dans sa vie, sinon on risque de ne pas la réussir.

Si on donne la priorité aux peccadilles (le gravier, le sable),
on en remplira sa vie
et on n'aura plus suffisamment de temps
à consacrer aux éléments importants.

Alors, n'oubliez pas de vous poser à vous-même la question :

"Quels sont les GROS CAILLOUX dans ma vie?"

Et mettez-les toujours en premier dans votre vie

Les gens.

Selon un conte proposé par les Soufis, il était une fois en Orient un vieil homme assis à l'entrée d'une ville. Un jeune homme s'approcha et lui demanda : « Je ne suis jamais venu ici, comment sont les gens qui vivent dans cette ville ? ».

Le vieil homme lui répondit par une question : Dis moi comment étaient les gens dans la ville d'où tu viens ? ». « Egoïstes et méchants, dit le jeune homme, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'étais bien content de partir » .

Le vieillard répondit : « Tu trouveras les mêmes gens ici ». Un peu plus tard, un autre jeune homme s'approcha et posa exactement la même question. « Je viens d'arriver dans la région, comment sont donc les gens qui vivent dans cette ville ? ».

« Dis-moi, comment étaient les gens dans la ville d'où tu viens ? ». « Ils étaient bons, accueillants, et honnêtes, J'y avais de très bons amis, j'ai eu beaucoup de mal à la quitter », répondit le jeune homme. « Tu trouveras les mêmes ici », répondit le vieil homme.

Un marchand qui faisait boire ses chameaux à côté avait entendu les deux conversations. Dès que le deuxième jeune homme s'éloigna, il s'adressa vivement au vieillard sur un ton de reproche : « Comment peux-tu donner deux réponses opposées à la même question posée par deux personnes ? ».

« Mon fils, dit le vieil homme, celui qui ouvre son cœur change aussi son regard sur les autres. Chacun porte son univers dans son cœur ».

D'après un conte soufi

Les oiseaux blancs et les oiseaux noirs.

Les hommes, les uns par rapport aux autres, sont comme des murs situés face à face. Chaque mur est percé de trous, où nichent des oiseaux blancs et des oiseaux noirs. Les noirs sont les mauvaises pensées et les mauvaises paroles. Les blancs, les bonnes pensées et les bonnes paroles. Les oiseaux blancs ne peuvent entrer que dans des trous d'oiseaux blancs. De même, les oiseaux noirs ne peuvent nicher que dans des trous d'oiseaux noirs.

Imaginons Ali et Youssef qui se croient ennemis l'un de l'autre. Youssef, persuadé qu'Ali lui veut du mal, est empli de colère et lui envoie une très mauvaise pensée. Ce faisant, il lâche un oiseau noir qui libère donc un trou correspondant. Son oiseau noir va vers Ali, cherchant un trou vide adapté à sa forme.

Si Ali n'a émis aucune mauvaise pensée et n'a pas envoyé d'oiseau noir vers Youssef, aucun de ses trous noirs ne sera vide et l'oiseau noir de Youssef reviendra à son trou d'origine, avec le mal dont il était chargé, lequel finira par ronger Youssef lui-même. Mais si Ali a émis aussi une mauvaise pensée, il a libéré un trou où l'oiseau noir de Youssef pourra entrer pour accomplir sa mission.

En même temps, l'oiseau noir d'Ali ira vers Youssef, se logeant dans le trou libéré par son propre oiseau noir. Ainsi les deux oiseaux pourront altérer chacun des hommes visés. Leur tâche accomplie, ils reviendront tous deux à leurs nids d'origine, car il est dit : "Toute chose retourne à sa source."

Le mal dont ils étaient chargés n'étant pas épuisé, se retournera contre leurs auteurs, achevant de les détruire. Ainsi, l'auteur d'une mauvaise pensée, ou d'une malédiction, est atteint tout à la fois par l'oiseau noir de son ennemi et par le sien propre. La même chose se produit avec les oiseaux blancs.

Quand nous n'émettons que des bonnes pensées, les oiseaux noirs ennemis, ne pouvant se loger chez nous, retourneront à leur expéditeur. Et si nos oiseaux blancs ne trouvent pas de place chez lui, ils reviendront à nous chargés de toute la bonté dont ils étaient porteurs.

Ainsi, si nous n'émettons que de bonnes pensées,
aucun mal, aucune malédiction ne pourront jamais nous atteindre.

D'après un conte soufi

Le petit garçon qui plantait des clous

C'est l'histoire d'un petit garçon qui avait fort mauvais caractère et se mettait très souvent en colère. Pour tenter d'y y remédier, son père, un beau jour, lui donna un sac de clous et lui dit qu'à chaque fois qu'il perdrait patience, il devrait planter un clou derrière la clôture.

Le premier jour, le jeune garçon planta 37 clous derrière la clôture. C'était énorme et cela montre bien le caractère du garçon. Pourtant, dans les semaines qui suivirent, et à mesure qu'il prenait conscience de son humeur et apprenait à la contrôler, il plantait de moins en moins de clous. Il découvrit qu'il était plus facile de se contrôler que d'aller planter des clous derrière la clôture...

Et un jour vint où il contrôla enfin son humeur toute la journée. Il en informa son père qui lui suggéra de retirer un clou à chaque jour où il réussirait à contrôler complètement son mauvais caractère. Bien des jours passèrent et le jeune homme put finalement annoncer joyeusement à son père qu'il avait retiré tous les clous de la clôture.

Son père le prit alors par la main et l'amena à la clôture, et lui dit: « Tu as travaillé fort, mon fils, mais regarde tous ces trous dans la clôture. Elle ne sera plus jamais la même. À chaque fois que tu perds patience, cela laisse des cicatrices exactement comme celles-ci. ».

« Tu peux blesser un homme par la parole, de bien des façons et t'en excuser ensuite, mais, peu importe combien de fois tu lui diras être désolé, la cicatrice demeurera en vous deux pour toujours. Et pour un homme, une offense verbale est aussi néfaste qu'une blessure physique. ».

Toute blessure, même guérie, a laissé dans le cœur une cicatrice ineffaçable, une trace karmique qui marque à jamais et tout autant l'offensé que l'offenseur. Comme le souvenir de la souffrance, les regrets même sincères durent aussi longtemps que la vie même.

D'après un auteur inconnu

Les graines

Tang était un simple ouvrier dans un royaume d'Orient. Il travaillait le cuivre et fabriquait de petits articles qu'il vendait sur le marché. Il était toujours heureux de vivre et avait une bonne estime de lui-même. Il n'attendait que de trouver la femme de sa vie.

Un jour, un annonceur officiel annonça publiquement que le roi désirait marier sa fille au jeune homme du royaume qui aurait la meilleure estime de lui-même. Et donc, Tang se rendit au château comme des centaines de jeunes prétendants.

Le roi demanda à son chambellan de remettre à chacun cinq graines de fleurs, en les priant de revenir au printemps avec un pot des fleurs issues de ces graines. Tang planta les graines, en prit grand soin, mais rien ne poussa.

Au printemps, Tang prit son pot sans fleurs et partit au château. De nombreux prétendants s'y pressaient avec des pots remplis de fleurs magnifiques et se moquaient de Tang et de son pauvre pot de terre sans fleurs.

Le roi demanda que chacun passe devant lui pour présenter son pot. Tang, intimidé, arriva devant le roi : « Désolé ! Aucune de mes graines n'a germé, Majesté », dit-il. Le roi lui répondit : « Tang, reste ici auprès de moi ! »

Quand tous les prétendants eurent défilé, le roi les renvoya tous, sauf Tang. Il annonça que Tang et sa fille se marieraient l'été prochain. Ce fut une grande fête et puis Tang et la princesse s'aimèrent et vécurent très heureux.

Un jour cependant, Tang demanda au roi : « Majesté, comment se fait-il que vous m'ayez choisi pour gendre alors que mes graines n'avaient pas fleuri ? ». « Parce qu'elles ne pouvaient pas fleurir, elles avaient bouilli toute une nuit !

Ainsi, tu a donc été le seul à avoir assez d'estime de toi-même et des autres pour être intégralement honnête, quelles qu'en soient les conséquences ! C'était un tel homme que je voulais comme gendre ! » répondit le roi.

D'après un auteur inconnu

Les deux loups

C'est une fable amérindienne que l'on racontait le soir sous la tente autour du Feu Sacré. Un vieil homme dit à son petit-fils, très en colère contre un ami qui s'était montré injuste envers lui : « Laisse-moi donc te raconter une histoire. ».

« Il m'arrive aussi, parfois, de ressentir de la haine contre ceux qui me faisaient du mal sans raison. Mais j'ai compris que la haine m'épuisait, sans blesser mon adversaire. Car c'est comme avaler soi-même du poison et désirer que l'ennemi en meure. Je combats maintenant ces sentiments ».

Et il continua : « C'est comme si j'avais deux loups à l'intérieur de moi ; le premier est bon et ne me fait aucun tort. Il vit en harmonie avec tout ce qui l'entoure et ne s'offense pas lorsqu'il n'y a pas lieu de s'offenser. Il combat uniquement lorsque c'est juste de le faire, et il le fait de manière juste. ».

« Mais l'autre loup est plein de colère. La plus petite chose le précipite dans des accès de rage. Il se bat contre n'importe qui, tout le temps, sans raison. Il n'est pas capable de penser parce que sa colère et sa haine sont immenses. Il est désespérément en colère, et pourtant sa colère ne change rien. ».

« Il est parfois si difficile de vivre avec ces deux loups à l'intérieur de moi, parce que tous deux veulent dominer mon esprit. ». Le garçon regarda alors attentivement son grand-père dans les yeux, puis il demanda : « Lequel des deux loups l'emporte, grand-père ? ».

Le grand-père sourit et répondit doucement :

« C'est toujours celui que je nourris dans mon cœur. ».

D'après un auteur inconnu

Le sot et l'oiseau

Un homme, dit-on, captura un jour un canari si petit qu'il tenait dans la paume de sa main. Ce canari parlait, car vous savez que dans les contes, les animaux parlent souvent. Cet oiseau prisonnier tenta de négocier sa liberté en ces termes : « Qu'attends-tu de moi ? dit-il. Je suis si petit et je n'ai que la peau sur les os ! Rends-moi la liberté ! En échange, je te dirai trois vérités très utiles. ».

« Soit, dit l'homme. Mais comment pourrai-je savoir si tes vérités sont utiles pour moi ? ». « C'est très simple, répondit le serin. Je te dirai la première vérité lorsque je serai encore dans ta main. Je te dirai la seconde lorsque je serai sur cet arbre ; ainsi, tu pourras encore me rattraper si cette vérité ne te convient pas. Enfin, je te dirai la troisième, la plus importante, lorsque je serai là-haut dans le ciel. ».

« D'accord, dit l'homme. Dis-moi la première vérité : « La voici : si tu perds quelque chose, s'agirait-il de ta propre vie, tu ne dois pas le regretter. ». Voilà en effet une vérité profonde, pensa l'homme : Le non attachement aux formes extérieures est, en effet, le secret de la vraie liberté. Il ouvrit la main et l'oiseau s'envola sur la branche d'un arbre, d'où il proféra sa deuxième vérité :

« Si on te raconte une absurdité, n'y crois sous aucun prétexte avant d'en avoir eu l'indiscutable preuve ». « Très bien, dit l'homme, tu es beaucoup plus sage que ne le laissait prévoir ton minuscule crâne d'oiseau : l'être humain, en effet, est naturellement attiré par le mensonge et l'illusion, nés de sa convoitise ! » Mais quelle est donc la troisième vérité ? ».

« C'est, répondit le serin qui planait désormais dans les hauteurs du ciel, que j'ai dans l'estomac, deux diamants gros chacun comme un de tes poings. Si tu m'avais tué, ta fortune était faite ! ». Fou de rage, l'homme tenta de jeter des pierres au serin. Puis, s'accusant, maudissant sa stupidité, il se mit à pleurer sur son sort.

« Imbécile ! s'exclama l'oiseau. Je t'ai dit de ne jamais regretter aucune chose, et tu regrettes déjà de m'avoir libéré ! Je t'ai dit de ne jamais croire une absurdité, et tu m'as cru lorsque j'ai prétendu, moi qui tiens dans la paume de ta main, avoir avalé deux diamants gros comme tes poings ! En raison de ta convoitise et de ton aveuglement, tu ne voleras jamais dans le ciel, et cela même en pensée ! ».

D'après un auteur inconnu

Les deux paniers

Il était une fois, une petite fille qui habitait la ville. Chaque été, elle rejoignait sa maison de campagne située à côté d'un immense champ de fleurs. Elle adorait courir parmi ces corolles multicolores aux mille parfums. Elle les cueillait, les mettait dans ses cheveux et en faisait de magnifiques bouquets.

Derrière ce champ fleuri, dit le conte, habitait une vieille fée, amie de la petite fille. La fée connaissait bien les plantes, les fleurs et leurs propriétés magiques, car la nature n'avait aucun secret pour elle. La petite fille aimait à retrouver son amie lorsqu'elle préparait ses potions à base d'éléments naturels.

Un matin, alors qu'elle traversait avec plaisir son champ aux fleurs préféré, la petite alla rendre visite à son amie. En la voyant arriver, la vieille fée lui dit : « Tu arrives juste à temps, je m'apprêtais à aller ramasser quelques éléments naturels pour mes potions. Veux-tu donc m'accompagner ? ».

La petite fille accepta et son amie lui confia un panier. C'était une journée ensoleillée, idéale pour aller aux champs. Les deux amies remplirent leurs paniers de ce que la nature pouvait leur offrir. La petite cueillait les fleurs qu'elle aimait tant, et la fée ramassait des racines, des champignons, et autres plantes.

Les paniers devenant de plus en plus lourds, la fillette proposa à sa vieille amie de porter son panier pour la soulager. « Bien volontiers. Je te confie mes petits trésors », répondit cette dernière. Et tandis qu'elles cheminaient, la fée continuait à remplir son panier de mousses, de bois et même de petits cailloux.

Tout cela alourdissait considérablement le poids des paniers pour la fillette et elle dut faire plusieurs pauses pour reprendre souffle. Mais la vieille fée faisait mine de ne pas voir que la petite n'en pouvait plus de porter, en plus du sien, ce second panier devenu beaucoup trop lourd pour elle.

Les deux amies continuèrent pourtant leur promenade jusqu'à ce que la vieille fée se retourne vers la petite fille et lui dise : « Tu n'es pas obligée de porter mon panier, ma chérie. Ce panier m'appartient, c'est le mien. J'ai choisi de recueillir tout ce qu'il y a dedans parce que cela me convient.

Tous ces lourds éléments sont pour moi. Chacun est responsable de sa charge. Tu n'es pas responsable de la mienne, car je suis responsable de mon propre panier et tu es responsable du tien. En t'occupant, en plus du tien, du mien qui est si lourd, tu as besoin de tes deux mains et de tes deux bras.

Tant fais-tu qu'à la fin, tu n'arrives même plus à cueillir ce que tu veux pour toi : Les fleurs que tu aimes, les fruits qui te font envie car tes deux bras sont occupés à porter mon panier devenu trop lourd pour toi. Dépose donc mon panier, car ce n'est pas le tien ». La petite comprit alors la leçon de la vieille fée.

L'invité repu

C'est un vieux conte soufi qui nous dit qu'un homme vint voir un jour, Bahaudin Naqshband et lui dit : « J'ai voyagé, je suis allé de maître en maître, j'ai étudié de nombreuses voies. J'en ai reçu de grands bienfaits et retiré maints avantages. Je voudrais maintenant me joindre au cercle de vos disciples, que je puisse m'abreuver à la source de la connaissance, et progresser de degré en degré sur la voie spirituelle, (la tariqa). ».

Bahaudin ne répondit rien, mais demanda que l'on servit le dîner. Lorsqu'on eut apporté le riz et le ragoût, et que son hôte s'en fut restauré, le maître insista pour qu'il en reprît. Et cela, à plusieurs reprises. Puis il lui fit offrir des fruits et des gâteaux, et demanda des légumes, des salades, et des confitures, cela en abondance. L'invité, voyant que Bahaudin semblait ravi lorsqu'il avalait, mangea autant qu'il le pouvait

Quant son appétit paraissait faiblir, le sheikh s'en montrait fort contrarié. Aussi, le malheureux convive ingurgita presque un deuxième repas. Et quand son invité fut dans un état tel qu'ilût s'allonger sur des coussins, Bahaudin lui dit: « Quand tu t'es présenté devant moi, tu étais aussi plein d'enseignements non digérés que tu l'es maintenant de viande, de riz, de fruits et de confitures. Tu te sentais fort mal à l'aise. ».

« Parce que tu ne sais pas ce qu'est le vrai malaise spirituel, tu as pris cette sensation pour celle de la faim, la faim de connaissances nouvelles. En réalité, ce dont tu souffrais, c'était d'indigestion. Je peux t'instruire si tu es prêt maintenant à suivre mes directives, prêt à rester ici avec moi le temps qu'il faudra. ».

« Car il te faudra digérer ce que tu crois savoir, au moyen d'activités qui ne te sembleront pas initiatiques mais qui sont pourtant l'équivalent de la substance nécessaire pour digérer un repas comme celui-là, afin de le transformer en nutriments plutôt qu'en graisse. ». Et le visiteur accepta bien volontiers cette proposition.

Il raconta son histoire des dizaines d'années plus tard,

alors qu'il était devenu le grand maître Sufi Khālil Ashrafzāda.



Le Miroir

**Quand tu contemples ton miroir,
Sais-tu
Tout ce que cache ton image ?**

**Et dans le reflet de ton âme,
Vois-tu
Le flambeau qui brûle en ton cœur.**

**Dans le déploiement de ton être,
Fais-tu
Rayonner l'Esprit de Lumière ?**

Table des contes

PETITS CONTES POUR GRANDES PERSONNES	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE PETIT FRERE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
L'HOMME QUI AIMAIT LES ETOILES DE MER.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
L'ARBRE DE L'HUMANITE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
L'HOMME ET LA CITHARE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LA COUPE PLEINE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LA DIVINITE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LA FLECHE ET LE TRESOR.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
L'AIGLE DANS LA BASSE-COUR.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LA JARRE ABIMEE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LA PAIX	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LA PIERRE JETEE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE MARCHAND ET LE PERROQUET.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE MAITRE SOUFI.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE REVE DU DERVICHE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE PAYSAN ET LE TRESOR.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE SECRET DU BONHEUR.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE BILLET	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE CAFE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE PECHEUR MEXICAIN	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE POMMIER ET LE SAPIN.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LES GROS CAILLOUX.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LES GENS.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LES OISEAUX BLANCS ET LES OISEAUX NOIRS.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE PETIT GARÇON QUI PLANTAIT DES CLOUS.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LES GRAINES.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LES DEUX LOUPS.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE SOT ET L'OISEAU.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LES DEUX PANIERS	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
L'INVITE REPU	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
LE MIROIR.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

Petits contes

pour grandes personnes

« Je veux raconter ces histoires mystérieuses pour faire découvrir les pouvoirs créateurs et magiques de la parole dans l'imaginaire. »

Un conte n'est pas écrit pour être lu, mais pour être conté,
à voix haute, devant quelques amis.

Cet ouvrage présente trente-trois contes illustrés.
Ils sont issus de différents pays du Monde à diverses époques.
Et chaque conte propose une parole de sagesse,
ou de raison, d'humanité et d'amour.

